

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 24

Artikel: Le diable de Mollens : (suite)
Autor: Besson, Ad.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224624>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



A PROPOS DES VAUDOIS

CN s'enflamme et l'on se refroidit. On s'irrite et l'on s'apaise. On s'élançe et l'on retombe. On est à la fois lourd et mobile, prompt à entendre et prompt à se lasser, attaché à la coutume et disposé à se prêter à des mœurs nouvelles avec une rare flexibilité. Tels sont nos Vaudois.

Ils sont plus gaillards qu'agiles, plus malins que perfides, plus renfermés que cachés. On ne se figurerait pas, en voyant leurs traits vagues, leurs bras tombant sur les côtés et en les entendant s'exprimer avec lenteur ce qu'ils recèlent de sens et de finesse d'esprit.

Louis Vuillemin.

Campagnard et montagnard, timide, réservé, observateur, cachant beaucoup de finesse sous les dehors d'une bonhomie un peu lourde, bon enfant et bon vivant, avec cela doué d'une âme rêveuse, volontiers repliée sur elle-même et portée au recueillement plus qu'à l'action, tel nous apparaît le type vaudois. La Réformation ne sera pas pour ce peuple une transformation ; elle ne le rendra ni rigoriste, ni sèchement dogmatique ; elle lui laissera son insouciance débonnaire ; elle n'extirpera pas un fond de poésie latente ; le Vaudois pourra devenir mystique, mais ne tournera pas aisément au sectaire anguleux. Rien chez lui n'affecte des contours trop accusés ; sa langue rustique, si pittoresque, si expressive, a de délicieux artifices de clair-obscur et de sous-entendu. Si le parler genevois a l'humour mordant, le trait direct, le parler vaudois a ses malices aussi, mais plus enveloppées : il semble que cette population, à l'existence unie et douce, et qui a pour devise ce refrain significatif : « On a bien le temps... » n'ait jamais voulu rien accomplir avec fièvre. Heureux pays dont les révolutions même ont un air pacifique et répandent plus de vin que de sang !

Philippe Godet.

Les natifs du Canton de Vaud si beau sont, par nature, joyeux, bons vivants, de belle humeur, de mœurs faciles, mais la Réforme a jeté sur ce fond primitif une couche de grise austérité. Malgré l'infinie diversité des caractères individuels, les gens peuvent se classer sous deux types principaux, suivant que dominant en eux l'esprit de la race ou celui de la religion.

Georges Renard.

Au Pays de Vaud, où Calvin est tempéré par Rabelais, on est en masse religieux sans excès, mystique sans extase, parfois sympathiquement indifférent, tolérant toujours.

Benjamin Vallotton.

Le Vaudois a du bon sens et une certaine finesse goguenarde. Ses réparties étonnent ceux qui ne le connaissent pas bien et qui n'en attendraient pas autant de lui ; dans une discussion, on ne lui prend pas facilement le dernier mot.

Il applique sa mesure aux autres, approuve ceux qui lui ressemblent et réserve ses sévérités pour ceux qu'il ne comprend pas. La formule : « Il n'y en a point comme nous » doit être née quelque part entre l'Aubonné et la Veveysse.

Le Vaudois est plutôt matériel que psychique ; en religion comme en savoir, il se contente de moyennes. Il voue ses soins à ses intérêts, à sa terre, à son métier ; il s'occupe des questions du jour, de la politique locale qu'il concrétise en des hommes, et de la politique générale qu'il simplifie à son usage. Tout événement qui menace de rompre de chères habitudes l'afflige ; toute innovation ou doctrine qui réclame des sacrifices, une transformation de vie, le blesse profondément. Et surtout, pas de ces inquiétudes, de ces agitations inutiles qui empoisonnent l'existence ! On a bien le temps !

Edmond Rossier.



L'ADZO DAI VATSE

L'E gailà maulesi de cougnàitre l'adzo dâi fenne. Principalement que l'ein ant dou : l'adzo que semblie que l'ant et stisse que lo pétabosson l'a marquâ su lo papâi quand l'ant fé l'ao premi brâmo dein sti mondo. Cein fâ dâi difference, l'è su.

Po lè vatse n'è pas dâo mîmo. Avoué leu on l'ao vouâite lè deint, lè piaute, lè corne. Lâi a pas moyen de sè trompâ. Accutâde :

Croque menâve sa vatse âo borni po l'abrèva, quand vaitcè on monsu de la vela que lâi dit dinse :

- La galéza vatse, tot parâi ! Quin âdzo a-te ?
- L'a dou z'an, pardieu !
- Porquie pardieu ? A quie lo vâide-vo ?
- Mâ, âi corne.
- L'è pardieu veré. Ein a d'uve !

Marc à Louis.

MOR SALA

MOR SALA, que vo cognîtes prâu, n'esi pas frantsemeint on soûlon. Nion ne l'a djamé iu fére dé le pouetes manâires ein sailleint di la peita, sé trâinâ quemeint ona bêche apré bâire, sé renailli déssus dein le médillan. Mé, tot parâi, é bâi trua, gros trua, sutot di qu'é se bouetâ dein l'idée d'être menicipau.

D'ailleurs, é ne pas por rein que li diont « Mor salâ ». Di tot dzoune mon corps a zu ona sâi de la metsance, et ma fâi, quand cein bouerle u fond de la gordze, é faut éveintâ, et cé qu'a on gran dé sau u corniolon ne le vu pas supportâ tota sa vie sein omin éprouvâ dé l'innéi. Portant, cein qu'est tiurieux est que tu cliia qu'ant cé gran dé san le couedion todzor fondre avoué de vin âobin de « krâtze », djamé avoué de l'évoue, de câfé âobin de lassé.

Y a quatîe temps, Mor salâ a zu on moué dé « travaux z'officiels » quemeint é dit avoué on air solennel à sa fenna que trâove que se n'homme la lâsse bin trâo soletta. La demeinde, y âve zu lou pompiers, et Mor salâ, porte-lance No 1, que s'âire bin nattâ (*mouillé*) di défrou, s'âire

assebin moilla di dedein. Le delon, y âve zu « Commission de gession », et ma fâi pas tiestion dé ne pas l'arrosâ bin adràî. La miné âve feru di ona pecheinta vouarbe quand Mor salâ est tornâ à la mâison, on bocon eimbréa. Et vétâi tre tserrières « mé, desâi-te, le leindéman, u syndic, ié todzo zu l'idée dé suivre la bouena, ellia de mâitin ».

Le demar, force à Mor salâ d'allâ u « Comitè de l'Abbaï » oncor on travau officiel queminchâ à 8 hâores de la né u Lion d'Or et fini à 2 z'hâores de matin, u Carnotzet.

Quand Mor salâ est tornâ à la mâison, sa fenna, qu'âve dza dremâi et rédremâi, étâi pecheintameint enfemie, et l'y fâ dinse : « Ah ! te té conduis bin, pas l'eimberras. Dévant-hier, te t'è rdut hier ; hier te t'è rétracha ouâi, et anné, gadze que te vindret dremi déman matin. »

Djan-Pierre dé le Savolles.

L'ACCENT DU TERROIR.

Ceux qui n'ont pas d'accent, je ne puis que les plaindre ! Emporter de chez soi les accents familiers, C'est emporter un peu sa terre à ses souliers ! Lorsque loin du pays, le cœur gros, on s'enfuit, L'accent ? Mais c'est un peu le pays qui vous suit ! C'est un peu, cet accent, invisible bagage, Le parler de chez soi qu'on emporte en voyage ! C'est, pour les malheureux à l'exil obligés, Le patois qui déteint sur les mots étrangers ! Avoir l'accent, enfin, c'est chaque fois qu'on cause, Parler de son pays en parlant d'autre chose !... Non, je ne rougis pas de mon fidèle accent ! Je veux qu'il soit sonore, et clair, retentissant ! Et m'en aller tout droit, l'humeur toujours pareille, En portant mon accent fièrement sur l'oreille - (*La Fleur merveilleuse*). M. Zamacois.

LE DIABLE DE MOLLENS

(Suite.)

L'amateur de trésors fut très bien reçu et suivant arrangement pris, revint le lendemain équipé de son habit de grenadier et armé de son sabre.

Butty le fit placer sous le manteau de la cheminée, sabre en main, avec ordre de piquer dans la grosse boucle de la crémaillère qu'il mettait en branle suivant un rythme fort inégal. Inutile de dire que jamais Gruaz ne réussit et après un temps d'essais infructueux, Butty le fit arrêter et le regardant droit dans les yeux, lui dit :

— Accutâ me n'ami Gruaz, t'as fé dau mau ! te faut mé lo deré !... et après une hésitation bien compréhensible, Gruaz avoua avoir volé un mouton les jours précédents. Butty lui fit comprendre que non seulement les voleurs ne peuvent trouver les trésors cachés, mais que surtout la prudence devait lui conseiller d'acheter son silence par un cadeau. — C'est toujours ennuyeux d'avoir à faire à la justice, n'est-ce pas !

Gruaz n'était pas seul à croire aux trésors cachés et leur recherche doit avoir hanté la pensée de nombre de nos ancêtres, Butty sut avec beaucoup d'habileté exploiter et probablement aussi provoquer cette croyance.

Les gens de Molleins étaient persuadés qu'il s'en trouvait au Bois de Nernichens, ainsi que dans le cirque, plein d'ombres et de mystères, duquel jaillit la source intermittente de l'Étremble. Je ne suis pas renseigné sur ce qui s'est passé dans ce dernier endroit, mais le *Conteur Vaudois* a raconté autrefois ce qui suit au sujet du

Bois de Nernichens¹ et que je traduis du patois :

« Près du village de Berolle, au-dessous du hameau de la Verrière, il y a une petite colline boisée qu'on appelle dans la contrée le Bois de Nernichens. Autrefois, les gens de Berolle la croyaient hantée et se seraient bien gardés de passer pendant la nuit dans son voisinage. Ils croyaient aussi qu'un grand trésor y était caché, gardé par un esprit que certains prétendaient avoir vu. Cet esprit se plaisait parfois à étendre après la pluie ses trésors : argenterie, louis d'or, écus neufs, dans les prés tout autour de la colline qui reluisaient comme s'il y avait eu gelée blanche. Mais si quelqu'un voulait aller voir de près, tout cet étalage disparaissait par enchantement.

» D'autres personnes prétendaient aussi qu'on voyait quelquefois une vieille femme assise sur un tronc dans la petite forêt et qui parlait toutes les langues.

» On comprend que le Diable de Mollens qui connaissait ces superstitions n'ait pas résisté au désir d'en tirer parti. Sachant que bien des personnes, qui n'étaient pas toutes de la contrée,² n'auraient pas demandé mieux que de remplir leurs poches aux dépens du trésor de Nernichens, il alla les trouver et leur tint à peu près le langage suivant :

« — Savez-vous ! J'ai votre affaire ; il y a moyen d'avoir les écus, je sais où ils sont ; ils sont sous le gros chêne au haut du crêt. Mais cet argent est gardé par un esprit si méchant que s'il nous attrapait, il pourrait parfaitement nous tordre le cou, cependant je veux essayer, si vous voulez bien vous fier à moi.

» Comme on peut le penser, confiance entière fut accordée à un personnage qu'on savait si habile et quelque peu apparenté avec les esprits. Il voulut bien leur donner tout de suite les indications nécessaires pour réussir une si magnifique opération.

« — A présent, écoutez-moi, leur dit-il, il ne s'agit pas de badiner avec l'esprit. Nous irons demain creuser sur le crêt, mais vous devez apporter des vivres pour qu'il les trouve quand il viendra vers minuit recompter son trésor, sans cela, je ne garantis rien. Il vous faut apporter du pain blanc, du rôti et du vin bouché. — Vous entendez bien : du pain blanc, du rôti et du vin bouché. Nos crédules nigauds apportèrent des vivres pour l'esprit, comme il leur avait été recommandé.

» Ils creusèrent sur le crêt un grand creux, ce qui les occupa assez longtemps parce qu'il fallait faire ce travail en cachette et que toutes les heures n'étaient pas bonnes pour travailler. Naturellement, tous les jours les provisions de pain blanc, de rôti et de vin bouché devaient être renouvelées.

» Qui est-ce qui mangeait tout cela ? Ce n'est pas difficile à deviner. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les matins tout avait disparu, il ne restait pas trace du rôti, du pain blanc, pas plus que du vin bouché.

» Des fois, à ce que disait Butty, l'esprit était mal tourné, mécontent, et ces jours-là il n'était pas question d'aller creuser sur le crêt, aussi renvoyait-il les intéressés qui devaient aller dire des prières à la croisée des chemins.

« — Il faut vous en aller pour aujourd'hui, il n'y a rien à faire sur le crêt, l'esprit a vu le creux et il a fait un train d'enfer depuis minuit jusqu'à quatre heures du matin. Ce sera pour demain, mais surtout n'oubliez pas le rôti, le pain blanc, le vin bouché et du bon surtout, peut-être n'a-t-il pas trouvé le dernier de son goût.

» D'autres fois, il leur faisait faire toutes espèces de simagrées, des processions et je ne sais trop quoi.

» Un jour que l'esprit était terriblement en colère, il leur demanda d'apporter des chandelles

qu'il fit allumer et planter en rond, autour d'un tapis bariolé où il se tenait accroupi. Il avait sa baguette de coudrier, tout son attirail de sorcier et faisait des exorcismes proportionnés à la colère de l'esprit. Les amateurs devaient pendant ce temps, les uns se tenir à quatre, d'autres faire la pièce droite et d'autres encore tirer la langue.

» Une autre fois que l'esprit était de nouveau trop méchant pour penser à une prise de possession du trésor, Butty les conduisit derrière une haie et leur parla ainsi :

« — Ecoutez, mes amis ! cette fois nous avons le trésor, mais il faut faire encore quelque chose pour être sûr de la réussite.

» Vous allez faire tout ce que vous me verrez faire et surtout sans rien dire ; faites bien attention.

» Notre sorcier prend alors son couteau, coupe une baguette de coudrier de longueur raisonnable, la fend à une des extrémités et se la pince au bout du nez. Tous les autres font naturellement comme lui. Mais, ce n'est pas tout, Butty ôte sa veste, ôte son gilet, son pantalon, tant qu'à la fin il ne lui resta comme vêtement, non pas la feuille de vigne classique, mais seulement la baguette pendue au bout de son nez. Chacun l'imita et dans cet équipage, ils vont ainsi les uns derrière les autres en procession, leur chef, le sorcier le premier, qui les mène, qui les mène, tant qu'à la fin toute la bande arriva à L'Isle à l'heure où les gens se levaient et sortaient de leurs maisons.

Vous pouvez penser de quelle manière ces pélerins d'un nouveau genre furent reçus et comment le vocabulaire choisi de l'époque fut mis à contribution comme les projectiles de tous genres. Ce fut une « conduite de Grenoble » absolument réussie ; chacun prit ses jambes à son cou pour aller retrouver ses habits derrière la haie.

» Mes pauvres amis ! Mes pauvres amis ! leur cria Butty, vous avez gâté toute l'affaire, il ne fallait pas vous sauver ; tout est à recommencer. Cependant, malgré cela, je vous promets que si vous ne perdez pas courage nous aurons le trésor. Rapportez du pain blanc, du rôti et du vin bouché, et puisque la procession a manqué, il nous faut faire quelque chose d'autre pour se préparer quand le moment sera venu.

« — Vous, dit-il aux uns, vous mangerez pendant quinze jours de la biolle noire et vous autres de la biolle blanche et après cela nous verrons.

(A suivre).

Ad. Besson.

La vue. — Il a déménagé depuis quelque temps pour habiter aux environs de la gare de Cornavin.

Comme un ami lui demandait son adresse :

— Ma maison est près de la gare, fit-il... Si tu savais comme la vue est amusante.

— Amusante ? Qu'est-ce qu'on voit ?

— La tête des gens qui ratent le train !

LA VÉRITÉ

LES savants trouvent toujours le moyen de nous étonner. En voilà un qui a usé sa matière grise en de longs et difficiles travaux de laboratoire à la recherche d'un vaccin qui, inoculé à n'importe qui, l'oblige à dire partout et sans fard, la vérité. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que cet homme a fini par trouver ce qu'il cherchait. Vous rendez-vous compte des conséquences de cette découverte ? Les malfaiteurs à qui l'on aura fait une piqûre seront assez abruti pour ne plus même prendre la peine de masquer la vérité, et de chercher à monter le cou aux juges. « Eh bien oui, diront-ils à la première interrogation, c'est moi qui ai supprimé cette femme ». La découverte nouvelle du savant ne serait pas à redouter au contraire, si elle se bornait à cet usage, mais, dans les diverses circonstances de la vie, on inoculera le serum à tout le monde.

Les femmes jalouses l'emploieront à l'égard de leur mari et réciproquement ; il y aura des catastrophes. Si tout le monde se voit obligé de dire la vérité, quelle salade au jour de l'an et même dans les quotidiennes et ordinaires rela-

tions ! Que d'amis intimes nous traiterait de veau, que d'héritiers nous serreraient le cou au lieu de nous serrer la main ! Supprimés, ces mensonges diplomatiques qui constituent la politesse que nous employons pour nous montrer aimables ou agréables en société. Gare aux femmes qui doivent leur jeunesse aux teintures et aux produits de beauté ! Gare à tous ceux chez qui nous allons dîner parce qu'ils ont du crédit, des relations et qu'ils peuvent nous être utiles ; nous les traiterons impitoyablement. Nous voyez-vous obligés, par un tout puissant et sale microbe, de dire ce que nous pensons devant eux à notre concierge, à notre propriétaire, à notre belle-mère, à notre receveur, à notre syndic ! Et celui-ci, le voyez-vous obligé de dire la vérité ! Non, l'existence est déjà assez intenable, il faut absolument enfermer le savant qui a trouvé le microbe de la vérité et le museler. Il y a assez de drames et de catastrophes pour nous faire prendre déjà la vie en grippe.

Perplexité. — Dans une brasserie de Munich. Un Muniçois et un étranger sont en train de causer.

— Moi, dit le premier, quand j'ai soif, je bois de la bière ; quand je veux être gai, du vin ; quand je ne me sens pas bien, du schnaps.

— Et quand buvez-vous de l'eau ?

— Boire de l'eau ? Jamais je n'ai eu un cas aussi grave à résoudre.

L'INVITATION

LEMPS où il fait bon boire au chaud. Temps où il fait bon boire à la cave ; si on faisait les invitations.

Si on disait à tous ceux qui sont les nôtres de venir, même de loin, parce que le voyage en vaut la peine.

A nos Valaisans d'en amont, à nos Savoyards d'en face, aux gens de Lausanne, aux gens de Genève.

Aux messieurs de Lyon même et à ceux d'encre plus en aval, ceux de tout là-bas, ceux d'Orange, ceux d'Avignon.

Si on allait jusqu'à ceux de Marseille, parce qu'ils reconnaîtraient vite quand même dans nos verres, et déjà rien qu'à sa couleur, le vin de cassis qu'ils boivent chez eux.

Et reconnaîtraient le coteau sûrement, la côte sûrement et reconnaîtraient cette eau sûrement, et tous reconnaîtraient leurs mots et leur allure, s'étant assis entre les grands vases et à la table qu'il y a.

Quand on trinquera à la ronde (quand est-ce que ce sera ?) avec ceux de notre parenté, enfin connus de nous et enfin nous connaissant ; et on boira à leur santé et à la santé du pays commun, on boira au lac et au Rhône, aux enfants du lac et aux enfants du Rhône.

Si on faisait quand même cette invitation...
(Le Chant de notre Rhône). C.-F. Ramuz.

LES PETITS POIS

UN maréchal de Saxe voulant recevoir son état-major avant l'ouverture d'une campagne, fit venir de Paris quelques litres de petits pois qui lui revenaient à plus de 25 louis. Il défendit à son maître d'hôtel d'en rien dire ; il se faisait une tête de surprendre ses convives à l'aspect d'un plat aussi rare, tant à cause de la saison (on était au mois de mars) que de la circonstance.

Le moment venu, il ne voit pas paraître les pois tant attendus. Il fait appeler le maître d'hôtel :

— Et les petits pois ? lui dit-il à l'oreille.

— Monseigneur !...

— Quoi, Monseigneur !

— Il y en avait si peu quand ils ont été cuits, que le petit marmiton les a pris pour un reste et les a mangés.

— Qu'on me l'amène !

Le petit marmiton paraît plus mort que vif.

— Et les petits pois, lui dit le maréchal, les as-tu trouvés bon ?

— Oui, Monseigneur.

— A la bonne heure ! qu'on lui fasse boire un coup !

¹ A Mollens et Montricher on admet que les événements dont le récit suit se sont passés au bois de l'Étreuble.

² Parmi celles-ci se trouvait, m'a-t-on assuré, le nommé Cretigny de Reverolle.